Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 1

Artikel: 1879
Autor: B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185095

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-septième année. N° 1 Samedi 4 Janvier 1879

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 4 Janvier 1879.

Le *Conteur* entre aujourd'hui dans la dix-septième année de sa modeste carrière, et le chiffre de ses abonnés, qui va sans cesse en augmentant, nous impose le devoir de soigner de plus en plus la rédaction de cette feuille.

Loin de nous attribuer en entier le résultat auquel nous sommes arrivé, nous n'en revendiquons, au contraire, qu'une bien faible part. Si le *Conteur* a persisté jusqu'ici, nous le devons au noyau d'abonnés qui nous est resté fidèle dès le début; nous le devons à ceux qui sont venus s'y joindre dans la suite, et, par ce fait, nous encourager; nous le devons aux nombreuses et spirituelles productions de notre ami M. Dénéréaz, ainsi qu'à nos autres collaborateurs; nous le devons, enfin, à ceux qui nous témoignent chaque jour leur sympathie pour cette publication, bien imparfaite sans doute, mais essentiellement vaudoise et suisse.

A tous donc, nous disons, sincèrement : merci!

L. M.

1879

Dig, dig, dig et dig din don,
Qui vient donc frapper à la porte ?
. . . . . .

On heurte ou l'on sonne, peu importe; l'un et l'autre bruit produisent le même effet..... Debout, sur le pont! Tout l'équipage prendra part à l'incident qui va trancher avec la monotonie de la traversée.

Qu'est-ce donc? Une querelle de matelots, une voie d'eau, un incendie? Le navire serait-il sur le point de sombrer ?

Oui et non; à vous d'en décider, amis lecteurs.

Dig, dig, dig et dig din don.
Qui vient donc frapper à ma porte ?
. . . . . .

« C'est un créancier avec sa note, » affirme, sans hésiter, la vieille chanson dont nous avons emprunté le refrain. Hélas! c'est 1879, succédant à 1878, ajouterons-nous plus simplement.

L'une de ces années doit payer les dettes de l'autre, matériellement ou moralement parlant; personne n'y échappera.

Les cloches ont retenti joyeuses; les enfants chantaient et *rondaient* autour des sapins illuminés; jeunes et vieux, grands et petits, ont participé à de succulents festins; le passé n'en est pas moins lié au présent.

Un mal qu'enfanta la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre.
. . . . . .

L'*argent*, « puisqu'il faut l'appeler par son nom, » est de plus en plus à ranger au nombre des métaux précieux. C'est probablement la raison pour laquelle on dit qu'il devient de plus en plus rare.

Il l'est à un point tel que nous croirions manquer de respect à nos lecteurs en leur en souhaitant beaucoup. La plaisanterie serait par trop forte.

A la vérité, nous avons mieux à faire et il nous tarde d'exploiter d'autres filons.

Après tout, l'argent, pour être utile, n'est pas l'essentiel, et le cauchemar de la crise financière serait moins angoissant si l'on se pénétrait bien de cette idée.

Il n'y en a point comme nous, telle est, au fond, la pensée intime de la société au milieu de laquelle nous vivons. Et la société a tort.

A certains moments donnés, la nature a des leçons à fournir à cette humanité qui prétend avoir le monopole de l'intelligence.

La terre, elle, sait se plier à tous les coups imprévus de la météorologie; elle profite du chaud, elle exploite le froid; décidément, la nature a plus de souplesse que nous.

Si nous avions un peu de cette souplesse, il serait difficile de nous prendre au dépourvu.

C'est l'éternelle histoire des sept vaches maigres et des sept vaches grasses.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions éminemment philosophiques, la crise est toujours plus aiguë, toujours plus pénible à supporter.

Les fêtes de l'an ont lutté un moment contre cette intruse. On a fui sa présence en se cachant sous des masques et des costumes d'emprunt; on l'a secouée dans les tourbillons de la valse; on l'a même noyée.... Rien n'y a pu; trois jours après, la mégère refit son apparition.

Cela durera-t-il ainsi pendant toute l'année 1879? Dieu veuille que non; nous le souhaitons sincère-

ment à tous nos lecteurs.

En tous cas, le *Conteur* s'efforcera d'être à la hauteur de la situation, et dans ces temps difficiles, il saura pleurer avec ceux qui pleurent, être joyeux avec ceux qui sont dans la joie. Tel est son rôle et il n'y faillira pas si, ce dont il est persuadé d'avance, ses nombreux amis continuent à lui prêter leur concours et leur appui. B.

La tsanson dé bounan d'âo CONTEU.

Brâvo z'abonâ,
Vîgno vo soitâ.
Onna boun'annâïe;
Kâ po l'an passâ
N'ia pas z'u trâo gras,
Mâ 'na rude châïe.

—

Hommo mariâ; po cé bounan,
Vo soito vin, ardzeint, prâo pan;
Pou cousons; on rajâo que copè;
Dâi bio valets pas trâo tsaropè,
Onna fenna pas tant grognon,
Mâ que recâosè lè boton.

—

Fennès! A vo ye vu soitâ
Cein que vo pâodè désirâ :
Vo coso dâi grossès toupenès,
Bouna leinga, et dâi vesenès;
On boun'hommo pas trâo benet;
Prâo café, et lo cafornet.

—

Et vo *valets*, clliâo bons lurons,
Soito po très-ti lè galons,
Et po gracchâosès dâi lurenès
Qu'aussont totès grossès courtenès;
Dâi péres qu'on pâo coumandâ
Et que vo laissont corratâ.

—

Feliettès, galés petits tieu
Ye soito po voutron bounheu
Dâi bio tsapés garnis dè rousès
Et po nippès dâi ballès tsousès,
Mâ surtot dâi bons bounamis
Pas bedans; mâ fins, dégourdis.

—

Dévant dè botsi,
Mè brâvo z'ami
Vo vu dere ou mot :
Gardâ lo Conteu,
Cein portè bounheu.
Ora : *Atsi-vo!*

On connaît le proverbe : *Il faut souffrir pour être belle!* proverbe si fort en faveur parmi les femmes de tous pays.

La coquetterie de nos compagnes les soumet, en effet, à des tortures qui varient à l'infini, suivant la mode du jour ou celle du pays où l'on se trouve, mais qui ne sont guère moins terribles en France qu'en Nouvelle-Calédonie.

Les nègres, il est vrai, aplatissent entre deux planches le nez et la tête de leurs enfants, mais ils ignorent l'usage du corset, cet instrument de supplice qu'une civilisation raffinée a pu seule imaginer.

La coutume de se percer les oreilles est commune à tous les peuples; nos femmes brûlent leurs cheveux à force de les friser, tandis que les Chinoises tirent les leurs sur les tempes de façon à se faire venir les larmes aux yeux.

Les Turcs engraissent leurs femmes comme on gave de vulgaires canards, avec cette différence que le canard n'engraisse qu'à son corps défendant, tandis que les femmes y mettent toute la bonne volonté possible.

Que demain une intéressante maigreur soit à la mode, et vous les verrez boire du vinaigre.

Jusqu'ici, cependant, les Chinoises avaient eu sur les autres femmes une supériorité incontestable dans l'art de torturer leurs pieds. Voici que cette supériorité va leur échapper, si nous en croyons les lignes suivantes publiées dans un journal américain, le *Philadelphia Times* :

« Un chirurgien de notre ville, dit ce journal, est en train de faire fortune au moyen d'une innovation dont toutes les dames fashionables de la ville raffolent. Il s'agit cependant d'une opération chirurgicale. Les coquettes Pensylvaniennes, voulant à toute force avoir les plus petits pieds de l'Amérique, se font enlever le petit doigt des deux pieds; cette opération, subie sans douleur à l'aide du chloroforme, a pour effet de donner aux extrémités une exiguïté extraordinaire. Les Athéniens, amoureux de la forme, n'eussent jamais imaginé cette ignoble mutilation.

Lausanne, 28 décembre 1878.

Monsieur le rédacteur,

Dans vote petite relation de voyage à Paris, vous nous avez parlé de l'exploitation des bouquets de bal par les habituées de *Mabille*, de *Bullier* et autres lieux de réjouissances publiques. A ce propos, permettez-moi de vous citer une autre iudustrie parisienne, qui se répète assez fréquemment dans les temps ordinaires, mais qui a eu un succès tout particulier pendant le séjour à Paris des nombreux visiteurs de l'Exposition universelle. Je veux parler du *truc*, dit *truc des œufs*. Il est, dans cette grande capitale, des gens qui passent chaque matin dans les restaurants, chez les pâtissiers, dans les hôtels, dans tous les établissements, en un mot, où l'on fait une forte consommation d'œufs, et, au moyen de quelques sous glissés dans la main d'un des employés inférieurs de la maison, recueillent tous les œufs pourris qu'ils peuvent se procurer.

Puis, quand la provision est suffisante, deux ou trois petites corbeilles sont remplies et posées sur la tête de gamins pauvrement vêtus et spécialement éduqués pour la circonstance, puis envoyés dans